

reprenait à vue avec une rage toute neuve, un sanglier de l'âge de ceux auxquels on donne le *ragot* passa au pied de la colline où se tenaient nos deux promeneurs. A ce moment, d'autres chiens qui avaient fait le tour du coteau vinrent à sa rencontre. L'animal se voyant cerné, fit un ferme et, s'acculant au rocher, s'appêta pour la bataille à quelques pieds au-dessous de Torancy et de Madeleine. Le sanglier, saisi aux oreilles et couvert de la marée montante de ses ennemis, grognait sourdement et tentait par de furieux coups de tête de s'en débarrasser.

A ce moment, un bruit effroyable de branches brisées, de sons gatturaux et rauques se fit entendre, et aussitôt une laie gigantesque, le poil hérissé, soufflant le sang et la fumée, déboucha du taillis, tomba au milieu des chiens qui, reconnaissant la bête de chasse, s'attachèrent à elle avec une fureur telle qu'il y en eut bientôt une dizaine de décosus. Elle eut alors un peu de répit. Son petit œil luisant comme une escarboucle, parcourait le champ du combat et cherchait un adversaire nouveau. Elle aperçut soudain Torancy et Madeleine, et, se ramassant en boule, elle s'élança sur eux avec la vitesse de l'éclair. Torancy se précipita au-devant d'elle par un brusque mouvement, étendant en avant ses mains désarmées afin de protéger son enfant, tout au moins de son corps. Il fut renversé du choc, et luttait avec la bête furieuse qui cherchait à se jeter sur la jeune fille, immobile d'horreur et changée en une statue de l'effroi. Le capitaine avait déjà la cuisse ouverte d'un coup de boutoir et se voyait hors de combat, quand un cheval couvert d'écume bondit au milieu de la clarière où se passait ce que nous tentons de raconter. Arrêtant sa monture d'un seul coup bride, et, la pliant sur ses jarrets, le cavalier se jeta à terre, et, tirant son couteau de chasse, sauta au-devant de l'animal qui s'accula de nouveau et prit son temps pour changer de victime.

Pendant ces quelques secondes, d'autres cavaliers étaient arrivés, qui entouraient cette scène palpitante.

"Prenez garde !" s'écria une voix de femme.

Sans répondre à l'amazone, celui-ci se tourna vers Madeleine, et lui dit tranquillement :

"N'ayez pas peur, mademoiselle, je vais servir la bête."

Et avec un charmant sourire, de sa main délicate, avec une précision et une vigueur admirables, il enfonça jusqu'au manche l'arme, qui disparut comme un éclair dans le corps de la laie. Elle tomba lourdement.

Quant au deuxième sanglier, les chiens s'étaient rejetés sur lui et achevaient de l'étrangler.

On transporta dans une maison de garde Torancy, qui perdait son sang par une déchirure de deux pouces de profondeur, et Madeleine qui, le danger passé, s'était trouvée mal. Quand elle rouvrit les yeux, elle aperçut le même homme de la forêt, qui pensait lui-même la blessure du capitaine avec l'adresse d'un chirurgien. Auprès de lui, se tenait une femme en costume de cheval, à la physionomie hautaine et déjà fatiguée, au sourire triste et un peu railleur, dont l'œil pensif s'attachait à sa personne. Le cavalier lui tournait le dos. Elle n'aperçut que ses cheveux noirs s'échappant d'une casquette de chasse en velours de même nuance. Elle voyait bien aussi son cou plus blanc que celui d'une femme, sa taille élégante et mince, mais elle voulait voir les traits, les yeux surtout, miroir de cette âme si calme en présence du danger.

Il se retourna enfin. Elle vit les yeux qu'elle voulait contempler. Elle y plongea les siens, in-

souciante de son propre regard. Puis elle abaissa ses paupières, comme pour ne point laisser fuir cette vision.

De jeune homme, que ce long, confiant et naïf coup d'œil avait étonné, examinait à son tour cette virginale et souave enfant qui n'en était pas moins une des plus idéales évocations de femme qu'on put faire sur la terre.

L'apparition envolée, Madeleine secoua la tête et crut avoir fait deux rêves, un mauvais et un bon. Mais le malheureux éclopé parlait trop haut de la réalité. On les hissa dans la voiture, et ils revinrent à Senlis et cet équipage, pendant que Torancy, remis de la plus grande, de la seule frayeur peut-être qu'il eût éprouvée dans sa vie, riait de sa blessure et rassurait de son mieux la pauvre enfant. Celle-ci, encore pâle et les yeux étonnés, fixait sur l'horizon un regard chargé de mélancolique. Son père s'imaginait être le seul objet de ce trouble. Hélas ! ils étaient deux à occuper désormais l'âme de la jeune fille, et déjà le second personnage, quoique perdu encore dans les brumes du vague, dessinait son profil charmant dans cette tête en travail. Le trésor du capitaine Torancy était en danger.

XVIII

Pour l'intelligence du récit, il faut qu'on sache que le commandeur de Savoisy-Vaudricourt, ancien dignitaire de l'ordre de Malte, ex-officier à l'armée de Condé et beau-frère de la marquise de Vaudricourt, avait servi de parrain à presque tous ses neveux, vu son importance dans la famille. Il leur avait donné en masse son prénom de Rolland. C'est pourquoi il y avait à ce moment au château des Ormes : 1° Rolland de Valrémy, qui n'était autre que ce chasseur hardi qui tua le sanglier dans la forêt d'Ermenonville. Il était le petit-fils et l'unique héritier de la marquise ; 2° Roland de Vaudricourt, ou Rolly, comme on l'appelait, pour le distinguer de son cousin. C'était le petit-neveu de Mme de Vaudricourt et son sigisbé habituel.

La marquise avait donné à son petit-fils, orphelin de bonne heure, cette éducation sceptique, élégante et corrompue, dont le dix-huitième siècle lui avait laissé la tradition. Elle l'adorait.

Roland de Valrémy était à Paris un jeune homme très-bien en cour et faisant, grâce à ses trois cent mille livres de rentes, une grande figure dans le monde élégant, et grâce à lui-même une figure charmante. Il avait le visage éclairé par deux grands yeux bleus et le teint d'une pâleur mâle.

Hier dit Rolland à la marquise, nous avons porté bas en deux heures, avec les chiens anglais de Soranges (un bijou de meute, par parenthèse), une laie qui avait pris parti, entraînant avec elle ses marcassins. Mais, à ce propos, il y a toute une histoire de sauvetage ! Je suis un fameux héros, je vous en réponde. Figurez-vous les plus beaux yeux du monde !

Que nous contez-vous là, et de quelle jeune fille parlez-vous, mon enfant ?

—Je parle d'un ange, bonne maman, d'une blonde comme vous deviez en être une à seize ans. Des yeux noirs magnétiques ! Elle m'a regardé deux secondes ; eh bien ! mon témoignage ne peut vous paraître suspect, j'ai été ému. Rolly, je veux te la faire voir. Allons nous informer de M. le capitaine Tor... Tar... Ma foi ! je ne sais plus son nom.

Viens-tu, Rolly ?

—Est-ce bien loin ?

Valrémy, sans répondre, l'entraîna vers une fenêtre du salon et lui montra, de l'autre côté de la rivière, la maison de Torancy, qui s'épanouissait verdoyante, exposée au soleil du midi et

toute constellée des étoiles d'argent d'une immense clématie.

"Eh bien ! viens-tu ? interrogea enfin Valrémy après une exploration inutile.

—Non, mon cousin, je n'irai pas," répondit Rolly d'une voix grave et légèrement ferme. Il n'ajouta rien de plus, car essayer de dissuader par toutes les morales ou tous les dangers Roland de Valrémy d'une chose, c'était l'exciter à y courir. C'était comme une saveur de résistance ou un déli ajoutés à son audace.

Rolland quitta le salon. Quand il fut parti :

"Pourquoi n'accompagnez-vous pas votre cousin, Rolly, interrompit la marquise. Est-ce la vue d'une belle jeune fille qui vous fait ainsi reculer ?

—Non, répondit-il, mais les larmes qu'elle va répandre."

Ils restèrent tous deux quelque temps silencieux. Mme de Vaudricourt observait son neveu, sur le visage duquel passaient par bouffées les tristesses qui gonflaient ce cœur vraiment humain.

Soudain il se leva et sonna vivement.

"Informez-vous, dit-il au domestique qui se présenta, de la famille qui habite la maison que voici, et rapportez-moi la réponse."

En disant ces mots, il désignait la demeure de Torancy.

Peu d'instant après, le domestique revint.

"C'est, dit-il, un capitaine en retraite et sa fille ; ils habitent là depuis deux ans, sont charitables et assez aimés, malgré leur sauvagerie. Le capitaine Torancy.

—Qu'avez-vous dit ? s'écria la marquise, qui devint blanche comme sa collerette et se leva tout droite avec un tel accent, que le laquais recula de dix pas. Venez ici, continua-t-elle de sa voix vibrante, pendant que Rolly, stupéfait, cherchait le mot de l'énigme. Comment nomme-t-on ce capitaine ?

—Torancy, madame la marquise.

—Bien, sortez," dit-elle en retombant dans son fauteuil de toute sa hauteur, la poitrine soulevée par une respiration sifflante, les yeux brillants d'une joie et d'une fureur mêlées, qui se livraient sur son visage jauni comme un indescriptible combat.

Rolly inquiet s'approcha vivement d'elle.

"Pour Dieu ! ma bonne tante, qu'avez-vous donc ?

—Rien, Rolly. Ah ! il se nomme Torancy ! Il a une fille ! enfin ! Le ciel est juste."

En 1796, la marquise de Vaudricourt avait eu un fils. Ce fils, l'idole d'un cœur où le sentiment maternel fut le seul qui pénétrât jamais, entra aux gardes de la compagnie de Noailles à la seconde restauration. Il fut tué en duel, en 1817, par un officier de l'ancienne armée. Tout ce que l'âme peut contenir de fiel, d'amers ressentiments s'entassa dans celle de la mère désolée. C'est à cette époque qu'elle prit contre le système nouveau, contre les idées et les hommes de la révolution, cette animosité sans frein, sans mesure. Elle confondit dans sa haine tous ceux qui n'avaient pas suivi le roi à Grand, qualifiant de renégats les nobles qui n'avaient pas bougé, et de furieux sans-culottes ceux qui avaient combattu à Waterloo. Le hasard la servait après vingt-cinq ans, mais une vengeance boiteuse était arrivée. La marquise la tenait splendide. On lui avait brisé le cœur ; on avait couché son fils, dans son bel uniforme rouge et or, son fils, beau, jeune, brave, fêté par la vie et par la fortune, au fond d'un cercueil. Elle allait broyer à son tour le cœur du meurtrier. Puisque ce brigand sans conscience aimait aussi son enfant, elle allait pouvoir lui torturer les entrailles. Elle lui infligerait la peine du talion ; elle plongerait dans cette tombe vivante, que l'on nomme la